

Antoine Danchin

Naître et mourir

La Science n'a rien à dire en elle-même, elle n'est que ce qu'on en fait. Et si l'on fait appel aujourd'hui à un « biologisme » universel, c'est pour justifier des comportements qu'il convient d'analyser pour ce qu'ils sont, des particularités de l'histoire *culturelle* des Hommes. Le paravent scientifique n'est qu'un mauvais camouflage pour dissimuler des actes qu'il conviendrait de discuter et, éventuellement, d'interdire. Nous vivons l'époque unique où le déferlement de l'humanité sur la planète ne peut qu'aboutir à des bouleversements qu'il nous est impossible d'imaginer, et, curieusement, devant cette situation explosive, les uns et les autres spéculent sur les remèdes à la stérilité ! Quel aveuglement ! Non ! Il nous faut savoir ce qu'est, pour notre société, un être humain, et dans quel monde il devra se développer, c'est cela qui est la question pertinente, et cela seul. Si des enfants naissent, il convient de se demander pour quel destin !

Symbolique de l'irréversible

Depuis quelques années nous sommes devenus immortels. C'est sans doute la première fois que cela nous arrive, et l'on comprend que la Terre en soit changée. Il fallait, autrefois, naître et mourir, et cela impliquait un regard sur l'Homme dont je vais tâcher ici de donner les traits essentiels avec toute la nostalgie que cela me fait éprouver. La mort a disparu de notre quotidien, pas la mort théâtrale, bien sûr, qui s'étale, sanglante, sur les murs ou les écrans, qui attire les spectateurs qu'elle éclabousse en foule, mais la mort ordinaire. Celle-là se cache, le plus souvent, à l'hôpital, dans une chambre froide pour disparaître bien vite, avant six heures du

matin, dans un obscur coffre de bois. Et pourtant, vivre, c'est naître pour mourir. Mais c'est aussi, directement ou indirectement, transmettre cette étrange faculté.

Il existe certainement dans les sociétés animales, même primitives, une prise en compte collective de la naissance et de la mort : on trouve des signaux d'alarme qui informent la communauté de ces événements. La reine abeille qui meurt provoque un changement du comportement des ouvrières asexuées qui vont induire la naissance d'une remplaçante; et la première née des reines saura trouver ses sœurs tardives et les tuer de son dard venimeux. Mais tout cela semble automatique, invariant, pendant des durées si longues qu'elles sont visibles aux échelles de temps géologiques. Tout est différent chez l'Homme : on trouve, se côtoyant, des centaines de langues et de modes de vie en Afrique, alors que les êtres qui fondent ces sociétés sont très semblables entre eux. Le point commun de ces cultures, de toute culture — sauf peut-être de l'amalgame qui constitue notre « civilisation » contemporaine —, est de tenter de définir ce qu'est l'Homme. Un être humain grossit dans le ventre de sa mère, vient brusquement au jour, larvaire encore pour de nombreuses années, puis se façonne et vient prendre sa place dans la société qu'il quittera bientôt, aussi nu qu'il y est né.

Tout le travail de la culture où il est apparu sera d'en faire un membre à part entière, un individu placé par rapport aux autres êtres vivants, mais surtout par rapport aux autres groupes sociaux, dans une position unique, celle d'Homme. Cela voudra dire l'apprentissage d'une langue et des nombreuses coutumes qui régleront ses contacts avec les autres, qu'ils appartiennent au même groupe, ou qu'ils soient barbares ou métèques. Appartenir au groupe c'est savoir décider, dans un environnement qui change sans cesse, malgré les régularités du paysage ou du climat, des actions quotidiennes et de celles qui font que toute vie ne se déroule qu'une seule fois, dans un temps terriblement irréversible.

J'ai vécu quelque temps au sein d'une société qui aujourd'hui se meurt sous les coups conjugués d'une démographie à l'accroissement aberrant et de l'envahissement des produits, inoffensifs en apparence, des techniques de notre Occident. Là, j'ai appris des vieux — défini simplement par leur savoir, et non par leur âge biologique — ce qui faisait un Homme. Chacun est brin d'un écheveau, constituant un fil unique, qui le lie de son ascendance à sa descendance, et la pérennité vient, malgré la mort, de la succession des naissances. Ainsi la discontinuité des êtres, associés les uns aux

autres, forme un édifice macroscopique qui transcende le temps. Mais le tisserand sait bien qu'un fil peut se rompre si l'un des brins ne respecte pas la continuité de l'ensemble... C'est ce qui va mener aux règles de conduite. Ainsi la liberté de chacun se définit par l'appartenance au groupe. On ne respecte pas les rites ou les traditions parce qu'elles auraient, *en elles-mêmes*, une quelconque valeur — et chacun sait bien que les ethnies voisines ne respectent pas les mêmes règles —, mais parce qu'elles définissent le lieu des décisions possibles. Celui qui se refuse à cette constatation si simple — et si difficile à vivre — est une réelle menace, car il ne fait pas que se détruire lui-même, il détruit aussi son ascendance, il détruit ce qui pouvait, temporairement, triompher de la mort. Et, en effet, il peut détruire une civilisation millénaire.

On comprend alors l'importance des repères, dans toute culture, qui permettent de se définir, et ainsi d'agir. On comprend aussi, bien sûr, que deux événements majeurs doivent y avoir le premier rôle, deux événements *uniques* pour chacun, la naissance et la mort. Les sociétés qui durent, celles qui donnent à l'Homme sa dignité, s'en préoccupent donc pour l'essentiel, et l'usage du langage le leur permet, selon des formes diverses, mais toujours extrêmement élaborées. Cela tiendra dans une éthique de l'irréversible, où chaque événement de la vie qui ne peut arriver qu'une seule fois (comme c'est le cas du naître et du mourir) aura valeur de symbole privilégié, et sera le lieu de coutumes, de rites, avec l'emphase appropriée. Franchir le seuil, pour la première fois, aura une valeur telle — c'est la mémoire de ma naissance, et le signe de ma mort prochaine — que cela ne pourra se faire qu'après de longs préparatifs, des offrandes appropriées, et une émotion d'une intensité ineffable. Cela veut dire aussi un acte éminemment hors de la Nature, mais profondément enraciné dans la Culture : l'Homme arrachera à la Nature sa spontanéité par des sacrifices où l'eau et le sang, où l'aube et le crépuscule, où l'artifice incantatoire, utilisant au mieux des créations, œuvres de tisserands ou de forgerons, bijoux et parures, joueront un rôle de premier plan. Cela permettra par le Signe, de garder la mémoire de cet instant si terriblement fugitif. Mais cet instant il faudra aussi le perpétuer, et l'idéal, presque toujours inatteignable, serait de le prolonger jusqu'à la mort, en le transmettant à sa descendance. On aurait alors réussi à vaincre le temps et à parcourir la Nuit, de l'autre côté du monde, pour arriver à renaître en un cycle éternel, comme le vivaient les Egyptiens.

Naître Homme, étrange solitude

Bien qu'il soit un animal social, semblable à ses semblables, l'Homme n'en reste pas moins individu, unique : l'un des aspects les plus fascinants de la vie est bien, en effet, que malgré l'existence d'un plan reproduit à l'identique, la réalisation de l'architecture qu'il représente est *toujours* unique. Cela n'est pas vrai que de l'Homme, c'est déjà vrai du microbe. Non seulement la vie ne peut avoir des chances de se perpétuer que grâce à la variété génétique — variation sur le thème de l'espèce —, mais aussi le développement du programme que chacun hérite de ses parents est-il marqué de façon unique par son histoire propre, à nulle autre pareille. Chacun de nous est *mémoire*; nous le savons, bien sûr, de notre cerveau, mais cela est vrai beaucoup plus encore. Dès notre conception et même avant, car nous allons hériter aussi d'une partie de la mémoire de l'histoire de notre mère, des contacts intimes qu'elle aura pu avoir avec les objets matériels qui lui sont étrangers, nous aurons un système de définition (moléculaire) du Moi permettant, indirectement, de définir ce qu'est l'environnement et d'en incorporer une image. Il se constitue un réseau (au sein de notre système immunitaire au sens large) unique pour chacun d'entre nous, qui jouera un rôle majeur dans la prise en compte des événements que nous rencontrerons. C'est cette variabilité extrême, opposée à la rigueur de la transmission du patrimoine héréditaire, qui explique que, dans toute épidémie aussi grave soit-elle, il existe toujours une petite proportion d'individus qui échappent. Mais cette mémoire-là est instable (elle n'est pas génétique) et elle s'efface, comme les souvenirs, à la mort de chacun.

Lorsqu'on en arrive aujourd'hui à manipuler des œufs ou des embryons humains, en dehors même des questions éthiques qui ne devraient pas manquer de se poser en termes de Culture, se posent avec acuité celles de la genèse de l'individu. L'identité de chacun est une construction fragile, où la mémoire et l'apprentissage ont une place de premier plan : le nier ne peut conduire qu'à de profonds déséquilibres. Nous sommes le fruit d'une lente évolution, dont nous gardons la mémoire dans nos gènes, mais aussi dans une certaine image héréditaire de notre environnement, et nous projeter brutalement dans un monde totalement étranger, dans lequel on aura nié tout ce qui a été jusqu'à présent la *nature* de la naissance, ne peut qu'avoir des conséquences imprévisibles : le désarroi de

l'être qui sera l'enfant d'une « mère porteuse », de celui du « clone », ou de la chimère, sachant qu'il a été l'objet d'un enjeu commercial, donnera sans doute des résultats inquiétants. Et cela est vrai aussi du trouble qui ne manquera pas d'agiter le Prométhée irresponsable, et la communauté à laquelle il appartient. Mais qui s'en soucie ?

Or cette solitude irrémédiable (avez-vous essayé de faire comprendre le *rouge* à un daltonien ?) fait qu'il y a dans chacun d'entre nous une part importante d'incommunicable, qui crée des comportements inexplicables sauf à soi-même. C'est là le cœur d'une attitude profondément asociale dont la nature était relativement inoffensive dans un monde vide, mais qui devient gravement dangereuse dans un monde surpeuplé. Si la biologie peut aider à quelque chose c'est peut-être alors à créer des moyens de connaître, de se connaître, de se créer une identité dont un élément pourra vaincre la solitude.

La communication : Aimer

Cette solitude pourtant n'est pas totale. L'Homme est un animal social et le langage consacre le lieu d'une communication profonde. Par ailleurs il est aussi l'un des partenaires d'une des inventions les plus riches de la vie, la sexualité. En effet, la diversité génétique, entretenue sans cesse au moyen de la combinatoire engendrée par la sexualité, a démontré qu'elle était un moyen incomparablement efficace pour permettre l'adaptation à un avenir toujours imprévisible. L'invention des deux sexes est à cet égard une trouvaille qui a marqué plusieurs centaines de millions d'années d'évolution, et l'on ne peut que rester pantois devant la soudaine revendication par certain(e)s d'un monde unisexué. Il s'agit là d'un rêve absurde — et laid — qui rappelle ceux du monde hitlérien. La différence des sexes, qui consacre par ailleurs une différence et une solitude irréductibles, est cependant l'une des plus riches sources de créations humaines. Pour le biologique il s'agit bien sûr de (pro)création, mais on sait — l'histoire le montre — qu'il s'agit pour le culturel d'une source infinie de productions esthétiques où la recherche de l'Harmonie, de l'adéquation au monde, est le thème central. Au risque de paraître paradoxal j'ose affirmer qu'aujourd'hui, dans nos sociétés, la sexualité se meurt, ou peut-être est déjà morte. Comment en effet considérer le coït par Minitel, pour ne donner qu'un exemple, ou les

discours narcissiques sur la création d'embryons manipulés qui seraient des répliques de soi-même ? Ce qui est tout à fait fondamental, initialement, dans la sexualité est bien évidemment la procréation. Mais nous vivons, non moins évidemment, dans un monde gravement surpeuplé, ce qui nous interdit l'usage spontané — et qui contient son accomplissement — de la sexualité. Il nous faut donc aujourd'hui détourner ce désir de procréation (naturel) en désir de création (culturel). Or il se trouve que parce que nous sommes des Hommes et non des Animaux cela nous est *possible*. C'est là que j'y vois un espoir pour le futur. Le désir doit être réinventé, et passer par le langage, et non pas nié, ou transformé en un hédonisme en tout point stérile, ou dans ces couples étranges qui n'osent plus dire leur nom.

Tout le problème — cruel — est pour moi aujourd'hui la nécessaire limitation de la procréation. C'est un problème immense, beaucoup plus important qu'on ne le croit généralement, car un système vivant ne peut avoir « prévu » cette situation contradictoire avec la vie elle-même. C'est une question qui fut résolue autrefois dans un monde « enchanté » (pour reprendre la terminologie de Marcel Gauchet), par la vie monacale, par exemple. La sexualité peut fort bien s'accommoder d'une fonction symbolique — c'est d'ailleurs la raison du succès de certains comportements interprétés comme « pervers » —, mais les risques de cette réinvention sont énormes, car ils peuvent se fermer irrémédiablement sur la solitude et sa justification individualiste. Le langage brut de la sexualité est extrêmement pauvre, et seule une élaboration considérable, qui peut demander toute une vie, peut le transformer en un moyen de communication culturellement significatif (c'est pour moi l'un des fondements de l'invention de la monogamie par les sociétés humaines). Et je reviens au point de départ de ce petit texte : il convient de redécouvrir, ou de recréer la différence, et d'en chanter la richesse immense. Cela veut dire découvrir l'Autre par la lente et difficile création d'une langue complice, qui sache respecter sans jamais tromper, être émerveillé par l'irréductible et insaisissable solitude de chacun. Il y avait pour cela un mot dont le sens semble s'être perdu il y a vingt ans déjà : amour.